

Voici quelques réflexions sur *La liste*, une œuvre qui parle beaucoup, avec ou sans mot. Vous y trouverez, entre autres, des extraits de mes pensées sur la mise en scène et les questions que pose le texte.

Bonne lecture!

Véronique Grondines - Stagiaire à la mise en scène

Réflexions par-ci par-là...

La liste est comme un cycle qui se refait constamment et le titre des «chapitres» du récit en témoigne. Expiration → Oppression → Essoufflement → Syncope → Étouffement → Suffocation → Inspiration → Expiration → etc.. Toute son histoire est racontée dans l'expiration, le contexte est établi. Mais elle a besoin de se rendre plus loin dans son histoire pour arriver à une rédemption à la fin (inspiration). Elle doit briser ce cycle pour avancer, c'est peut-être avec tout l'aveu de son récit qu'elle y arrivera.

Pourquoi ressusciter Caroline : pour dire merci? Pour la ravoire parmi elle? Parce que la présence de Caroline, son désordre, son chaos lui faisaient du bien? Pour se reprendre, prendre ses responsabilités sans faillir à son devoir? Pour dire qu'elle n'a pas complètement échoué? Pour ressusciter Caroline en elle, la retrouver?

Le rapport au champ est très important. Elle affirme «Le champ m'aspire» et plus loin elle dit «Il n'y a que l'absence qui puisse m'aspirer ainsi.». C'est clair que le champ est intimement lié à l'absence. Je crois que le champ et l'absence ont contaminé la femme, alors qu'elle aurait voulu se sentir plus femme, plus désirée. Elle aurait voulu mûrir, mais elle est restée amer. Elle est devenue comme ce champ (fade et sec.). L'aspiration n'est pas un soulagement ou un sentiment de bien-être, mais plutôt un vertige étourdissant qui fait mal.

.../...

À propos de la mise en scène...

Un moment qui me bouleverse totalement dans la mise en scène est quand elle laisse partir Caroline après sa visite surprise et qu'elle s'accote la tête contre le cadre de porte. Le simple geste de poser sa tête contre le mur dit absolument tout. Il est très puissant et exprime clairement ce qui s'est produit. Cette femme a tellement obéi à ses listes qu'elle n'a pas su aider Caroline comme elle aurait dû le faire. Elle se sent donc responsable de sa mort. Mais il y a aussi une nuance très importante: ce regard envers elle-même, envers son propre jugement, qui revient à d'autres moments dans la mise en scène (comme lorsqu'elle parle du panier de linge sale, de leur rencontre sur le gazon vert, de la fête d'enfant, du cinquième enfant de Caroline...). Cette nuance d'auto-jugement vient contrecarrer la responsabilité. Elle s'en veut, mais on lui pardonne parce qu'elle a fait tout ce cheminement après la mort de Caroline; elle reconnaît avoir commis une faute grave. Elle n'a pas fermé les yeux définitivement sur son erreur de parcours. Elle les a grand ouverts et peut ainsi accéder à une «résurrection».

La lumière qui surprend la femme à la première porte (après avoir raconté la visite de Caroline) engendre tout de suite son obligation de s'expliquer. C'est tout à fait juste parce qu'elle ne peut plus, à ce stade-ci, se défilier devant ce qui s'est produit. En ayant pris le public à témoin plus tôt, elle ne peut pas l'ignorer ici. On a l'impression que le public l'éclaire et qu'il dit « explique-moi! ». C'est donc ce mouvement brusque de lumière qui la coince et l'empêche d'avancer tant et aussi longtemps qu'elle n'aura pas été au bout de ses paroles, aussi vaines, ridicules et tragiques qu'elles soient. Elle doit parler, mais à force de parler, elle s'enfoncé et creuse sa tombe elle-même.

La séquence du caillot est bien ressentie avec la toile rouge qui s'éclaire peu à peu. Le caillot monte et à mesure, la toile devient rouge. C'est très juste. Les blenders sont aussi très révélateurs. Ils surprennent même après les avoir vu plusieurs fois. On comprend vraiment toute la symbolique et ce qui est d'autant plus frappant est la réaction de la comédienne face à ceux-ci. Elle se sent vraiment bouleversée et déboussolée par leur présence, ce qui déboussole aussi le spectateur. Tout de suite après, arrive le mur rouge qui éclaire directement la comédienne. Il nous accroche à la suite de son récit. Les deux voix de la comédienne (voix basse vs voix haute) permettent de comprendre les nuances entre ce qu'elle vit et ce qu'elle ressent. Elle est complètement atterrée par la mort de Caroline, mais tente en vain de palier à sa faiblesse. Toute cette confiance tragique du personnage vient toucher le spectateur au

plus haut point parce qu'il a enfin accès à l'entièreté de cette femme. Bien qu'elle se vide le cœur depuis le début, elle n'arrivait pas à traverser ce qui lui faisait atrocement mal. Ce sont les blenders qui permettent cette triste confiance. Il ne faut pas croire que la femme s'apitoie sur son sort. Elle ne tient tout simplement plus dans son rôle de femme parfaite et fini par accepter la réalité en explosant. Toute cette confiance au mur est comme une ébullition continue qui se termine avec un gros boum quand elle crie «maman». C'est une femme très forte parce qu'elle raconte tout ce qu'elle ressent et qu'elle n'a pas le choix de le faire.

L'inspiration (le dernier «chapitre») se produit autant sur scène que dans la salle. Comme spectateur, on ressent une rédemption et un soulagement qui fait un grand bien face à tout ce qui a été avoué. La magie survient avec la toile qui s'éclaire derrière les portes. Le vide des armoires suggère qu'elle a perdu Caroline, mais aussi qu'elle peut revivre autrement dans l'espoir de la retrouver dans ses rêves et en elle-même. En ouvrant les portes une par une, elle semble se dire : «Est-ce un rêve? Qu'est-ce qui m'arrive?». Le passage de la cuisine à l'extérieur se fait d'un seul trait et pour de bon. Elle ne revient plus vers son passé (la cuisine), elle marche vers l'arbre et, par conséquent, elle marche aussi vers une autre «destinée». Elle trace, de cette façon, une séparation nette avec son passé. Sa tâche « ressusciter Caroline » permet également cette ouverture et cette rédemption. En affirmant ceci, elle affirme à la fois qu'elle tient à faire revivre Caroline autour d'elle et aussi en elle. Je pense qu'en disant « ressusciter Caroline », elle lui dit aussi « merci », probablement merci de lui avoir fait comprendre tout ça et surtout de lui avoir fait vivre tout ça (les folies, les truffes, le cinéma, Camille...). Avec la finale, on comprend parfaitement qu'elle se rend ailleurs et qu'elle fera sa vie autrement en essayant de ne plus vivre comme avant. La finale possède donc plusieurs sens qui finissent par se rejoindre et entrent en dialogue les uns envers les autres.

À quoi obéit-on et de quoi est-on responsable?

En somme, je crois qu'on obéit à la manière dont ont vit. Si on prend exemple sur cette femme, elle vit selon un principe de liste, alors, elle obéit à ses listes. Évidemment, la réflexion va beaucoup plus loin, mais il n'en demeure pas moins que la racine de la réponse reste intimement liée à la personnalité de chacun et à sa façon de vivre. Comme l'a dit Charlotte Farcet, avant d'être responsable de la mort de quelqu'un

d'autre, on est responsable de notre vie et aussi de la vie de l'autre. Donc, aussi bête et vague que ça puisse paraître, je crois qu'on obéit à la vie avant tout. Cette femme a peut-être mal obéi à la vie, du moins, sa vie dépendait de ses listes, mais elle a trouvé un chemin vers une rédemption possible.

Il y aurait peut-être une seule réponse à ces deux questions : les gens ne savent pas pourquoi et à quoi on obéit, même chose pour la responsabilité. En réalité, les réponses sont tellement infinies qu'on ne saurait en trouver qu'une seule. La beauté de cette œuvre réside dans son absolu. C'est-à-dire qu'elle pose des questions, à partir du texte et des éléments scéniques, sur lesquelles on se penche afin de trouver une réponse. Mais, en se penchant là-dessus, on s'identifie à ce qu'on observe, ça devient donc du cas par cas; c'est pourquoi les réponses sont si nombreuses. Certains peuvent voir une métaphore de l'extermination des Juifs; « les Juifs meurent et le reste de l'univers regarde ailleurs ». D'autres verront des événements qu'ils ont vécus de près ou de loin. D'autres penseront à leur désir d'être une mère dévouée, à ce désir que toute femme porte en elle. Il y a une quantité infinie de réponses et de compréhensions face à cette pièce, mais il n'en demeure pas moins que toutes ces questions posées sont intimement liées à la mise en scène, c'est-à-dire à la façon dont la pièce pose les questions. Ces questions sont suggérées très subtilement, de façon à les percevoir peu à peu. C'est à la toute fin que tout se relie et prend son sens. Les métaphores suggérées à travers la mise en scène permettent une liberté de compréhension. Il n'y a pas, en général, une seule signification dans celles-ci. C'est à ce niveau-là que la pluralité des signes devient intéressante puisque les spectateurs ne sont pas arrêtés à une seule façon de concevoir cette pièce même si certains signes sont plus arbitraires que d'autres. Cette pluralité entre également en dialogue avec le personnage puisque la femme devient plurielle avec le temps. Au début, elle est carrément absente à elle-même et à ce qui l'entoure. À la fin, elle commence à perdre le fil de ses idées, de sa façon d'agir et de concevoir sa vie. Elle devient alors mêlée entre son devoir de mère, son obéissance aux listes, le chaos, la liberté (avec l'inspiration), et le rêve. Tous ces éléments permettent à cette femme de réussir à marcher jusqu'à l'arbre, à revivre autrement, à ressusciter Caroline dans tous les sens que ça signifie ou peut signifier.

Véronique Grondines - Stagiaire à la mise en scène